

Le corps de Morand

C. DOUZOU, F. BERQUIN : *Pour ouvrir cet entretien, permettez-moi tout d'abord de citer une phrase de La Guerre du Goût. Il est question de Beckett, et vous écrivez ceci :*

« on ne s'intéresse pas assez au corps des écrivains : il a la même importance que leurs livres ». Vous ajoutez, un peu plus loin : « il y a bien continuité de tissu et de rythme entre les livres et la façon dont le corps qui les a écrits marche, parle, se tait, apparaît, disparaît ». Vous dites encore, et vous le dites comme ça, en passant, dans une émission télévisée consacrée à Paul Morand, que cet écrivain a selon vous « un corps très intéressant ». J'aimerais que vous nous disiez ce qui vous intéresse dans le corps de Morand. Que peut nous apprendre le corps d'un écrivain, et plus précisément, que peut nous apprendre le corps de Paul Morand ?

PHILIPPE SOLLERS : Alors, écoutez, c'est très simple. Le corps des écrivains est très varié. On pourrait comparer avec le corps des peintres, qui a une certaine unité dans la mesure où un peintre à la limite ne vieillit jamais. C'est pratiquement dans son grand âge qu'il peint parfois les tableaux les plus violents, les plus érotiques, les plus révélateurs d'une sorte de jeunesse éternelle. Exemple : les dessins érotiques de Rodin. Exemple : la vie de Picasso à partir de 1960, 70, et les derniers tableaux. Exemple encore : Francis Bacon jusqu'à la fin. C'est un décor de grande dépense, parfois de grande débauche, et il y a là en tout cas une puissance érotique qui non seulement ne se dément pas mais s'aggrave au point que l'interprétation en général sera négative, c'est-à-dire qu'on pensera qu'il s'agit d'impuissance, de sénilité ou d'obsessions frustrées, ce qui a eu lieu notamment pour Picasso après la Deuxième Guerre mondiale et surtout pour les tableaux de la fin de sa vie. Pour les écrivains, c'est assez différent. Car il n'y a pas cette même faculté de rajeunir en vieillissant avec ce geste qui consiste à peindre dans la couleur ou à sculpter. Donc, les cas sont très diversifiés. On peut avoir un corps tout à fait précoce : ça, ce sera Rimbaud. Un corps souffrant, et ce sera Proust avec son asthme. Joyce avec ses histoires d'yeux... Antonin Artaud avec une difficulté psychique que d'ailleurs il analyse admirablement... Hemingway avec des problèmes d'alcoolisme... Faulkner aussi... Ou encore Fitzgerald qui, lui, souffre d'abord d'être très beau, ce qui est très mauvais pour un écrivain. Il vaut mieux qu'un écrivain soit légèrement handicapé et assez ascétique ou, du moins, pas visiblement très beau parce que autrement... Vous comprenez, on ne peut pas tout avoir : la beauté, le talent, le génie et ce qui s'ensuit, c'est-à-dire l'argent et les femmes, alors, bon, ça suffit comme ça !

Or, dans le cas de Morand, la beauté est évidente. Et, évidemment, il cumule tout ce qui peut être jugé comme négatif : le sport, le cheval, les voitures, les femmes, le succès... Comment voulez-vous qu'on lui pardonne tout ça ? En général, quand quelqu'un sent qu'on

ne pourra rien lui pardonner du tout à cause même de son existence physique, il va s'engager dans des voies périlleuses qui accroîtront le préjugé, qui ne feront que le rendre plus compact. C'est le cas par exemple de Céline, homme fort beau au demeurant et fort dépensier de son énergie, qui a senti qu'il était l'objet d'un ostracisme à cause même de son corps et que, par conséquent, il lui fallait découvrir la cause de cette exclusion. Ça l'a amené en effet à trouver quel était son ennemi principal de ce point de vue..., ce qui n'a fait qu'accroître le préjugé à son sujet.

Les écrivains sont des gens à qui on ne pardonne rien. Et ce n'est pas plus mal comme ça. C'est-à-dire qu'ils ont un corps qui est tellement branché sur le rythme, la verbalisation immédiate, la sensation, la perception justes, y compris un érotisme très précis — encore une fois très différencié, ça dépend des cas —, qu'on a l'impression qu'ils vivent dans une sorte de paradis tout à fait réel, pas du tout « artificiel » comme dirait Baudelaire (autre cas, sans parler des autres). À partir du XIX^e siècle, ça commence à être très violent sur cette question de corps : il y a des corps reconstitués, il y a des corps que vous emmèneriez éventuellement au Panthéon mais enfin dans une comédie spectaculaire qui ne devrait pas leurrer le spectateur mais qui le leurre quand même parce qu'il est devenu de plus en plus passif.

Morand, donc, eh bien, écoutez : il suffit de dire que Proust a dit de lui qu'il aurait aimé vivre sa vie, c'est-à-dire, au lieu de rester confiné en train de faire évidemment un des grands chefs-d'œuvre de la littérature française (on n'a rien sans rien, peut-être), qu'il aurait aimé avoir la vie de Morand. Proust l'a dit. C'est évident aussi dans la préface qu'il a écrite pour *Tendres Stocks*. Au fond, Proust se demandait comment on pouvait être Morand.

Alors, bien entendu, Proust qui était amoureux de Morand, c'est très clair, fait semblant de s'intéresser à la princesse Soutzo mais enfin on connaît ce genre de ruses qui consistent à ménager le décor alors qu'on est éperdument sensible à ce jeune homme brillant qui commence très vite, qui a du succès et qui amène un style absolument nouveau. Quel style nouveau ? Eh bien, Morand a aussi l'hommage de Céline. Proust et Céline, c'est beaucoup dans une vie comme éloges... Céline se considère évidemment comme le plus fort, ça va de soi, mais enfin à part Morand, le fait de savoir rythmer, jazer un peu la prose, d'être là où il faut, eh bien, à part Morand, pour Céline, il n'y a personne.

Morand, pour moi, c'est évidemment l'écrivain le meilleur après Proust et Céline, n'est-ce pas. C'est un peu absurde de parler comme ça en termes de catalogue, mais enfin il vient là quand même en troisième position pour le XX^e siècle à cause précisément de sa grande liberté... je dirais physique, qui, tout en le laissant dans une moindre ambition, fait de lui indubitablement le meilleur écrivain français en troisième position. Il suffit de l'entendre, de le voir, de l'entendre parler pour voir avec quelle justesse il décrit par exemple la visite que lui fait Proust, chez lui, un soir, etc.

Ce qui est frappant chez Morand, c'est l'extrême économie des moyens, brusquement rythmique, qui correspond tout à fait à la phase de l'après-Première Guerre mondiale, c'est-à-dire, en effet, les nouvelles, le voyageur, le *New York* dont j'ai fait la préface pour une réédition, en insistant beaucoup sur le fait que très peu d'écrivains à l'époque ont compris ce que pouvaient être les États-Unis d'Amérique. Il fallait les voir en 1930... Donc, il y a Claudel là-bas, mais enfin Claudel ne nous parle pas vraiment de ce qui est en train de monter comme puissance énergétique. Il y a évidemment Céline dans *Le Voyage au bout de la nuit*, et puis le corps des Américaines inaccessibles... Mais enfin, Morand est là de façon tout à fait éblouissante, poétique... Morand, c'est un poète, c'est un poète *d'abord*, avec ce corps-là. Il y a des poèmes excellents de Morand, très forts, très percutants, très intelligents. Jean-Jacques Schuhl m'a beaucoup surpris récemment : on était ensemble et, tout à coup, il m'a sorti un poème de Morand, « Brahma », je crois, un poème extraordinaire. Et puis, Morand, c'est aussi une prose adaptée au temps, au temps de cette explosion historique et économique, c'est-à-dire les années 1920 et 1930.

Quels sont les livres de Morand qui, de ce point de vue, vous semblent les plus marquants ?

Je mettrais en priorité les nouvelles, *Ouvert la nuit*, *Fermé la nuit*, bien sûr, mais surtout *L'Europe galante* que je trouve absolument excellent comme livre. L'idée que plusieurs femmes pourraient faire d'un homme un portrait qui serait définitivement contrasté au point qu'on ne saurait plus qui c'est — c'est « La glace à trois faces » —, ça, j'aime bien. J'avais eu l'idée moi-même, autrefois, de faire comme ça une sorte d'évangile à rebours, c'est-à-dire quelqu'un qui serait raconté non pas par des disciples hommes, mais par des femmes, disons une douzaine... comme les apôtres, et à ce moment-là, on finirait par ne plus savoir de qui il s'agit tellement les versions seraient différentes : les unes seraient absolument idylliques, d'autres seraient infernales, d'autres seraient purement et simplement répulsives, d'autres seraient absolument adorantes, etc. Donc, on arriverait à ne plus savoir de qui il s'agit vraiment, ce qui est peut-être la position la plus révélatrice de ce que pourrait être un homme s'il en existait un, vu que s'il en existait un — ce qui reste à prouver, c'est d'ailleurs ça le fond de la question —, s'il en existait un, on ne saurait pas finalement qui c'est. Donc, Morand a compris ça. Pourquoi ? Parce que je pense qu'il a été en effet ce qu'on appelle un homme, ce qui est très difficilement « trouvable » sauf à marcher dans les rues avec une bougie allumée, comme Diogène autrefois... Alors, qu'est-ce qu'un homme ? Tout le monde croit savoir de quoi il s'agit. Justement, les écrivains sont là pour qu'on en doute et qu'on se demande de quoi il s'agit. Est-il bon ? est-il méchant ? est-il vraiment humain ? Ce n'est pas sûr, parce que souvent ce qui devrait accompagner l'homme tel que nous le décrit la marchandise bien-pensante, ça devrait être

quelqu'un qui n'aurait pas de contradictions, ou j'allais dire même plus modestement d'*aventures*, ou plus exactement encore, qui n'aurait pas d'aventures qu'il pourrait raconter, parce qu'on peut éventuellement avoir des aventures comme sportif, comme explorateur, comme scientifique, mais avoir des aventures qu'on pourrait dire et raconter personnellement et de façon détachée, ça, c'est encore plus rare. Donc, nous avons plein d'hommes avant d'arriver au fait qu'il pourrait peut-être y en avoir un qui serait muni d'un corps qui serait capable de dire à chaque instant, ce qui est visiblement le cas de Morand.

Alors, en quoi est-il intéressant ? C'est une *énigme*, il a fait semblant de vivre dans la société convenable alors que, tout compte fait, il s'agit d'un anarchiste... spiritualiste quand même, dans la mesure où, eh bien, il faut lire son *Journal* pour s'en apercevoir, il sent constamment la présence de Dieu dont il n'a pas besoin de s'expliquer qu'il existe ou pas. Donc, ça va beaucoup plus loin que toutes les fariboles d'ambassades et de mariages, de voyages et de représentations sociales et de réceptions et d'Automobile-Club et de cheval, etc., sur lesquelles l'opinion se jette pour éviter de le lire.

J'ai énormément aimé le *Journal inutile* qui, évidemment, a provoqué beaucoup de levées de boucliers, de réflexes pavloviens, et j'étais très, très étonné que ce vieillard, jusqu'en 1976, soit aussi lucide, flexible, voyageur, courageux, maître de lui et de sa lucidité et aussi tellement touchant dans le rapport qu'il a avec sa femme dont on voit bien qu'il accompagne la mort d'une façon à la fois sublime et détachée. Ça m'a beaucoup frappé.

À ce sujet, je voudrais signaler qu'au fond, ce Morand, sur le plan métaphysique, ne croit visiblement à rien d'autre qu'à sa présence là, dans l'espace, avec le corps qu'il a, les aventures qu'il a eues, il ne croit qu'au moment qui peut se passer d'un bout à l'autre de la planète. Mais, ce qui est très frappant, c'est qu'au fond la religion de sa femme — qui a eu par rapport à la question de l'antisémitisme des positions fanatiques, on le sait —, c'est la religion orthodoxe. Ce qui fait que le livre tant vanté de Morand qui s'appelle *Venises*, souffre à mon avis — encore que ce soit un magnifique livre — de cette perspective, qui lui fait complètement méconnaître la catholicité de Venise. Il est sensible au côté orthodoxe, byzantin, de Venise, mais alors il ne voit pas le reste. Et Proust non plus d'ailleurs. C'est très étrange ça, parce qu'à ce moment-là, on peut se demander si quelqu'un arrive à voir vraiment Venise, comme ce que Venise est. De ce point de vue, les erreurs au cours des âges sont assez étranges... « Que c'est triste Venise »... « La mort à Venise »... Heidegger passe sans rien voir, il croit que c'est une ville pour les touristes. Proust ne voit absolument rien d'autre que finalement des choses très, très convenues et Morand ignore superbement Palladio, le reste, c'est-à-dire vraiment... quoi ?... la grande célébration de la Contre-Réforme à Venise.

Ça va si loin — c'est de l'amour mais de l'amour à mort si je puis dire — que Morand se fait « cendrier » avec son épouse dans le même tombeau... sous l'égide de l'Église

orthodoxe, ce qui est surprenant, mais qui s'explique lorsqu'on lit *Hécate et ses chiens* et qu'on voit à quel point il se décrit lui-même à travers son aventure. Il se décrit comme étant originaire d'une France un peu protestante alors qu'on sait que ses origines sont d'un radical-socialiste au fond, c'est-à-dire qu'il a d'abord vécu dans un contexte d'assez grande ignorance religieuse. Ça rend sa position d'autant plus intéressante.

Hécate et ses chiens est un livre magnifique. D'abord, Hécate, c'est une déesse... Et puis, là, on voit très bien à quel point Morand, tout en se risquant sur la question sexuelle, a l'air de porter une sorte de regard noir, c'est le cas de le dire, sur cette question. Il n'est pas très à l'aise avec ça. *Hécate et ses chiens*, c'est l'histoire d'une femme qu'on devrait appeler « pédophile », mais alors appelons ça « pédophèle ». La « pédophilie » est assez rare pour que ce roman se présente sous une forme de symptôme très important. Le narrateur est quand même conduit à suivre une sorte de manie ou de nymphomanie ou de possession « diabolique » qui fait que, de même qu'un autre type qu'il rencontrera plus tard, il reste là transi devant le mystère que serait en effet cette chasse de la déesse à travers les corps qui ne sont pas vraiment désignés comme tels, mais qui sont quand même disons pubères.

La question sexuelle est intéressante sur tout le XX^e siècle, c'est-à-dire qu'il faut toujours se demander, à propos de corps, comment les écrivains ont traité la question sexuelle. Moi, c'est une chose qui m'intéresse beaucoup. Parce que, là, j'ai remarqué un certain nombre de points qui me paraissent essentiels dans le rapport du corps au plaisir ou à la jouissance, à la sexualité... À la « sensualité », comme dirait Queneau, parce qu'il ne faut pas non plus en faire un plat (on a fait trop de plats)... Mais enfin, c'est intéressant, dans tous les cas : voir comment le corps en question, à la différence de celui des peintres — qui sont souvent beaucoup plus à l'aise avec les modèles, avec les situations, je n'insiste pas, Picasso peut vous dire... — avec les écrivains, donc, il y a souvent des problèmes, enfin, des embarras... Nous sommes loin du XVIII^e siècle et Casanova serait très étonné de voir qu'au XIX^e siècle il y avait vraiment comme qui dirait quelque chose qui ne marchait plus très bien entre les sexes ou alors qu'il y avait des embarras ou, disons, des localisations bizarres. Je cite Gide : vous avez compris ce que je veux dire. Lisez *Le Ramier* qui vient de paraître chez Gallimard où on voit des notables de la III^e République faire roucouler un jeune garçon. Évidemment, la seule question qui n'est pas posée, c'est le rapport social, le rapport de classe.

Une question que pose Morand est celle, tout à fait obsédante, de ce que peut représenter l'homosexualité.

L'homosexualité, mais aussi la judaïté. Il est en effet bien évident que Morand y revient sans cesse. À la limite, c'est trop. Il est tout le temps sur la défensive par rapport à ça,

mais être sur la défensive, ce n'est pas la peine parce que ça voudrait dire qu'on se défend de quelque chose qu'on aurait en soi et à quoi on ne pourrait pas souscrire. Si l'on n'est pas du tout tenté par l'être juif ou par l'être homosexuel, il n'y a pas lieu de s'en défendre. Puisque, de toute façon, la question ne se posera pas. C'est vrai aussi chez Céline bien sûr, à part quelques moments tout à fait très beaux. Il faut lire ses lettres à ses correspondantes, quelques passages aussi que vous avez dans *Voyage au bout de la nuit* : c'est Molly, par exemple, à Détroit, ou bien Sophie, dans l'asile, l'hôpital psychiatrique où il travaille. Mais enfin, là encore, il y a une idéalisation, une amplification du corps féminin comme danseuse, etc. On connaît très bien le disque magnifique de Céline à ce sujet : c'est les jambes, ceci, cela... Voyez la correspondance avec Nimier : ils s'envoyaient des photos de femmes pour donner des notes... Tout cela est bizarre. Le XIX^e et le XX^e, là, sont très étranges, il faut bien le dire. Comme je suis dix-huitiémiste fondamental, je lis tout ça de façon intéressée, certes, mais un peu clinique quand même, voilà !

Morand, d'ailleurs, dans ce contexte, ne s'en tire pas du tout mal. Il y a quand même reconduction d'une sorte de matriarcat fondamental, dans l'existence, et ça, c'est touchant mais en même temps nous laisse perplexes. Vous allez me dire que c'étaient des époques avec peu de liberté mais rien ne prouve que nous soyons plus libres aujourd'hui malgré les prédications sur l'épanouissement sexuel qui sont d'ailleurs controuvées par l'expérience. Il y a un problème historique dont témoignent au mieux ces écrivains-là. Alors, ne parlons pas du reste.

Continuons, si vous le voulez bien, à parler du corps de Morand. Pensez-vous que les photographies assez nombreuses qui nous montrent Paul Morand (Morand au volant de sa Bugatti, Morand en scaphandrier, en Charlus, en nageur, en cavalier, en skieur, en académicien, etc.), pensez-vous que ces photographies peuvent nous permettre de mieux connaître le corps de cet écrivain ?

Oh, les photos, vous savez, ça fait partie de l'imagerie. Moi, il me suffit de deux ou trois photos... Je crois que les écrivains, il faut d'abord les lire. Cela dit, on voit très bien, en regardant ces photographies, quelle est sa facilité : 1. à se mouvoir, 2. à s'émouvoir, 3. à rencontrer des personnages très différents les uns des autres, des femmes très différentes les unes des autres. Mais il y a aussi autre chose. Il y a comme qui dirait un *recul*. Et cela qui est très fin, très intelligent, demanderait à ce qu'on pose un diagnostic plus profond. Je ne vais pas faire arriver Freud, mais enfin quand même on pourrait le faire un peu.

Il l'a dit lui-même : surtout pas de pornographie, pas de journalisme. Nous sommes d'accord là-dessus, mais c'est vite dit. Aller plus loin dans l'analyse n'est pas forcément de la pornographie et quant au souci de déchiffrer l'envers de l'histoire, ça n'est pas forcément non plus du journalisme. C'est drôle, cette formule... Comme si le journalisme était

pornographique ou la pornographie était du journalisme... Il faut retenir le fait qu'il y a chez Morand une sorte de pudeur. Oui, c'est cela. Morand pudique... Avec des pointes extrêmement aiguës sur les questions essentielles. Mais beaucoup plus pudique que Proust par exemple. Il faudrait d'ailleurs admettre qu'au XX^e siècle (déjà loin de nous), les formes les plus impudiques auraient été plutôt homosexuelles. Je pense par exemple à Proust ou à Genet. Alors que, de l'autre côté, il y aurait eu, comme qui dirait, un problème. C'est une des questions qu'on peut poser à propos de Morand parce qu'il signale bien ce qu'aurait été l'« Europe galante », avant qu'elle ne sombre dans l'absence totale de galanterie, c'est le moins qu'on puisse dire...

La sexualité, chez Morand, quoi qu'on ait dit à ce sujet, ne semble jamais très heureuse. Éros apparaît souvent malade, vaguement infernal (mais aussi parfois très comique...).

C'est très ambigu, cela. Il y a bien cette nouvelle admirable, « Céleste Julie », la fille au téléphone... C'est une nouvelle magnifique de précision, et là, il frôle le « diabolique ». Il n'y a pas en effet tellement de raisons d'assassiner quelqu'un au téléphone pour que — c'est très habilement amené — pour qu'une fille se branle — il n'y a pas d'autre mot — dans un grand spasme hystérique. Mais, vous savez, la sexualité comme enfer, comme chose principale de la question de l'existence, cela me paraît très daté.

N'y a-t-il pas quand même une discordance entre l'éloge de ce que vous appelez la liberté physique et cette valorisation de l'ascèse qu'on trouve dans maints textes de Paul Morand?

Oui, mais beaucoup moins quand même que chez quelqu'un de très bizarre comme Montherlant qui, après l'extraordinaire réussite des *Jeunes Filles*, va traîner sur les boulevards à la recherche de jeunes garçons... Chez Morand, ce n'est pas tellement discordant. Morand, c'est quelqu'un qui veut se maintenir en forme à tout prix. Tout simplement pour avoir sa liberté de mouvement. Sa liberté de mouvement, pourquoi ? Tout simplement pour voyager, même en « voyageur (presque) organisé ». C'est-à-dire qu'il s'installe de façon maîtrisée avec son corps. Il vit son corps comme un cavalier vit son cheval. Il est monté sur lui-même, et il faut tenir le coup. Pourquoi ? Pour bouger, pour se « planétariser » sans cesse. Voilà, il tourne. Il revient bien sûr à Paris dans son bel hôtel particulier, où il y a des dîners qu'il décrit à la Proust, de façon très sarcastique. L'Académie ? Bon, allez voir si j'y suis...

Ce que je comprends, c'est qu'il veut se maintenir en bonne forme jusqu'au bout. Pas pour le faire croire. Pour l'être réellement. En tant que la vie est un sport qui se termine

par la disparition. D'où, la maîtrise de soi dans la vitesse, l'équilibre, la façon de respirer. C'est très frappant chez lui.

Il y a quand même une vraie violence dans ce « dressage » du corps...

La violence vient de la pudeur. La pudeur de Morand me paraît essentielle. Et pourtant, ce qu'il y a de plus extraordinaire dans le *Journal inutile*, c'est la façon dont il vérifie ses actes de dépense de sperme jusqu'à la fin. Il y a là un regard médical extrêmement étonnant. Rare. Très rare. Les éjaculations de Morand... Il faut insister là-dessus, car vous n'avez ça chez aucun autre écrivain à ma connaissance. Sauf peut-être chez Casanova ou chez Sade, bien sûr. Mais ne convoquons pas celui-là ! C'est très, très rare qu'il y ait un regard sur soi à propos des fonctions physiologiques. Gide est incroyablement flou de ce point de vue. Morand est très précis. Et avec, évidemment, un regard aussi sur la substance féminine qui est très décapant. Moi, je trouve ça très bien, mais ça choque beaucoup, bien sûr. Le clitoris qu'on n'arrive pas à situer exactement... Il y a là des notations d'une extrême précision, qui vont beaucoup plus loin que ce qu'on lit ordinairement, même chez les meilleurs.

Cela ressemble parfois beaucoup à un discours misogyne...

Le fait d'être précis serait misogyne ? On pourrait accuser le jardinier d'être précis, on ne peut pas lui reprocher d'être hostile à la Nature...

Misogyne ou non, c'est un fait que Morand plaisait.

Je crois en effet que Morand plaisait, qu'il était charmant, qu'il n'avait pas beaucoup d'efforts à faire pour séduire. C'est souvent très beau, la façon dont il emballe tout cela. Vous savez, la beauté physique n'est pas obligatoire : Sartre plaisait beaucoup aux femmes et pourtant il n'était pas extraordinairement présentable... Qu'est-ce qui plaît aux femmes ? Au point qu'elles acceptent d'être plusieurs dans une vie d'homme, qu'elles souffrent peut-être mais qu'elles se rendent à l'évidence... Qu'est-ce qui irradie dans la capacité de Morand à séduire ? Je crois que, tout simplement, c'est dû à sa lucidité sur ce plan. Un homme qui se révèle être, avec les mots, particulièrement avec les mots — sinon, on ne sait plus très bien de quoi on parle ! il faut que ça se dise ! —, qui se révèle être très lucide sur ce genre de questions est presque automatiquement l'objet de demandes féminines. Il ne faut évidemment pas tomber dans le cliché qui dirait qu'un tel homme est misogyne. Ça n'a rien à voir. D'ailleurs, ce sont les femmes qui sont misogynes la plupart du temps. Si elles ne l'étaient pas, ça se saurait ! Non, il est clair que le fait de se présenter comme

froid ou détaché ou expert dans ce domaine avec des mots facilite considérablement les choses du point de vue du désir féminin. Je viens de travailler sur Fitzgerald, un peu. Il a cette réflexion extraordinaire dans ses *Carnets* qui sont très beaux, il était très beau lui-même (ce n'est pas sans rapport, Morand et Fitzgerald). Donc, Fitzgerald dit : « Je n'avais pas les deux trucs supérieurs, c'est-à-dire le grand magnétisme animal et l'argent mais j'avais les deux trucs juste au-dessous qui sont la beauté et l'intelligence. Et c'est pour cela que j'ai toujours eu la meilleure fille. » C'est très joliment dit. On peut dire que Morand avait la beauté et l'intelligence, un certain magnétisme animal avec son cheval — puisqu'il se présente en cavalier, hein ! — et... l'argent. Donc, ça fait beaucoup. Et, en plus, il écrit très bien. Parce qu'on pourrait très bien avoir un certain magnétisme animal, l'argent, la beauté, ça devient déjà très rare..., mais en plus, en plus, et c'est peut-être ça le fond de la question, c'est un grand écrivain.

Avec des qualités que l'on connaît : rapidité, fulgurance, oui, bien sûr.

À ce propos, avez-vous l'impression, comme d'autres lecteurs, que le style de Morand ait évolué ? Plus précisément, peut-on dire qu'il y a chez Morand, comme on le dit parfois des peintres, des « manières » différentes ?

Non, pas du tout. Ça, ça n'existe pas. Un artiste reste absolument constant. Même Picasso, n'est-ce pas. J'ai été très sensible à cela dans l'exposition *Picasso érotique...* C'est le social qui décide de diviser une œuvre en périodes, souvent d'ailleurs à cause de problèmes politiques ou de problèmes de classification. Les Américains ne pouvaient pas supporter que Picasso ait survécu à la Deuxième Guerre mondiale. Donc, ils ont décidé que tout ce qu'il faisait à partir de là était sénile et sans importance. Évidemment, c'était une grosse erreur, car ça renvoie exactement à ce qu'il faisait au début. Et Morand, d'emblée, c'est Morand. On sent très bien qu'il a tout de suite une phrase et des aimantations très précises... Ça peut se prouver.

On voit très bien aussi les auteurs qu'il adore dans le *Journal inutile* : c'est Saint-Simon par exemple. Vous dites Saint-Simon : vous comprenez exactement tout. C'était déjà l'idéal pour Proust, qui a changé ça en circonvolutions admirables...

Morand, si vous voulez, c'est un écrivain de la fin du XVII^e, XVIII^e, un écrivain du Royaume, égaré non pas dans le monde moderne (Morand est parfaitement à l'aise avec la technique : les bagnoles, les bateaux, les avions, etc.), pas dans le monde moderne, donc, mais égaré dans la culture de masse. Cavalier de plus en plus solitaire, de plus en plus détaché de la culture de masse. Aristocratique, par définition.

De plus en plus solitaire... De plus en plus silencieux, aussi. Et puisqu'il s'agit d'un entretien, j'aimerais que vous nous aidiez à comprendre pourquoi un homme comme

Morand a toujours éprouvé à l'égard précisément de l'entretien ou du dialogue, une gêne, et même une sorte de peur. Tout se passe même souvent, dans son œuvre, comme s'il y avait quelque chose d'obscène et d'assez épouvantable dans le simple fait d'ouvrir la bouche. Il va d'ailleurs jusqu'à affirmer, à plusieurs reprises, qu'il écrit parce qu'il ne sait pas parler...

Pudeur, là encore... Mais remarquez qu'à chaque fois qu'il donne un entretien, c'est prodigieux. Boutang place sa caméra et c'est tout de suite épatant à partir du moment où Morand raconte... Morand est un raconteur admirable... Donc, tout simplement, ça l'embêtait, oui, voilà, mais Morand parlait très bien. Céline aurait pu faire des dizaines et des dizaines d'entretiens admirables, on n'en a qu'un d'enregistré. Mais bon, on entend la voix. Et c'est immédiatement parfait. Vous imaginez dix heures d'entretien avec Proust avec quelqu'un qui l'aurait poussé un peu... Ça aurait été fabuleux... Non, ce qui embête Morand, c'est de parler pour ne rien dire. Au fond, dans les « déjeuners », il n'a rien à dire, et ça l'ennuie. Et puis, il faut avouer que souvent le fait de parler oblige à baisser son niveau. Et il faut bien dire aussi que souvent, on tombe sur des crétins. Voilà, c'est la position aristocratique... Mais il faut dire encore que l'exil, la méfiance, le fait de se sentir épié, le fait que le moindre mot pourrait être immédiatement employé pour ceci ou cela..., et puis l'histoire avec l'Académie, qui tarde..., et la revanche, et Vichy, tout ça, patati, patata, bon, ça dure quand même assez longtemps pour que ça transforme un caractère. Les grands traumatismes d'exil ou d'enfermement sont souvent irréversibles. Il ne faut pas oublier quand même qu'il y a eu beaucoup de drames précis. Morand a échappé à tout ça, mais la Suisse, ça peut quand même user ou rendre très méfiant le système nerveux même le mieux maîtrisé. Quelqu'un qui s'en est sorti par un silence absolu, alors, ça, c'est Ezra Pound que je voyais souvent à Venise sous mes fenêtres : il ne parlait plus du tout, il observait ses mains. Il s'était tu. Il était entré dans le grand silence. Il y avait aussi une sorte de silence chez Morand, mais que je crois davantage induit d'abord par sa pudeur et ensuite par le contexte sociologique exécrable dans lequel il s'est trouvé du fait de l'Histoire (puisqu'il est parti sur le très mauvais côté de l'Histoire).

Il est vrai d'ailleurs qu'il est resté étrangement silencieux sur la question politique. Sur les soubassements, sur les basculements... Pourquoi Morand n'est-il pas resté à Londres ? Pourquoi Céline et Morand ne sont-ils pas restés à Londres ? Il y a pourtant des choses merveilleuses de Céline sur Londres. Ils n'ont pas compris qu'il fallait rester à Londres un certain temps, tout simplement. Et pourtant, c'est beau, Londres, c'est une ville que j'aime beaucoup... Il y a de grands parcs... On peut facilement y rester quatre ou cinq ans... Mais enfin, c'est comme ça. Peut-être encore une fois trop conjugal, Morand, de ce point de vue... Et puis, il y a les questions d'argent aussi. Voilà, il faut analyser tout cela assez rapidement.

Simplement, pour en revenir à votre question, il y a une chose qui me frappe chez lui, c'est la modestie tout de même. J'ai souvent rencontré des grands écrivains assez modestes. Morand est modeste. Son *Journal* se dit « inutile »... Après tout, tout ce que j'ai écrit... Proust n'était sûrement pas modeste ! Mais quelqu'un qui l'était par exemple, c'est Mauriac qui pensait qu'après tout, à côté de Proust, ce n'était pas grand-chose, ce qu'il avait fait... Et Proust lui-même, au fond, aurait pu penser qu'après tout, oui..., tout ça... Kafka aussi était très modeste : vous n'avez qu'à tout brûler... Voilà : il y a un point où ça n'a plus d'importance.

Que dire après cela ? J'aimerais quand même en revenir à la question du corps. Le corps qui est peut-être l'unique modèle de Morand. Je m'étonne à cet égard qu'il y ait tant de personnages désincarnés dans son œuvre. Des personnages essentiellement disparaissants. Je songe à « Monsieur Zéro », ou au « Locataire », monsieur Grosblanc, ou encore à tous ces personnages insaisissables que sont par exemple « l'homme pressé » ou le taciturne Lahire.

C'est moins bon. Il y a des livres assez décevants de Morand. J'ai relu *L'Homme pressé*, ce n'est pas très bon. Il y a quelques livres extrêmes, il y a aussi des longueurs. Il n'écrit pas que de magnifiques choses... À propos de Proust, je serais bien embêté de vous dire : je préfère *Du côté de chez Swann* à *Sodome et Gomorrhe*... C'est l'Œuvre. Morand, lui, n'est pas l'obsédé d'une œuvre. Vous savez, deux, trois bons livres, quatre... : *Ouvert la nuit*, *Fermé la nuit*, *L'Europe galante*, *Hécate et ses chiens*. Les « portraits de ville » aussi sont très beaux, très impressionnants. La poésie aussi... Mais qui lit cela ?

On en parle, en tout cas...

On parle beaucoup des écrivains sans les avoir lus, des peintres sans les avoir vus, des musiciens sans les avoir entendus... On parle de la mythologie des écrivains selon la perspective du comité central, on ne parle plus des écrivains, de ce qu'ils écrivent. Moi, j'ai l'habitude, et peu m'importe ! C'est le Spectacle ! Une fois qu'il y a cinq ou six bons clichés, on les répète. La propagande s'en charge. Pourquoi voulez-vous faire un effort, lire des phrases ? Il ne faudrait pas faire semblant que les gens lisent, ils ne lisent pas. C'est la question d'aujourd'hui. Ça n'était pas une question des années 1920 ou 1930. Céline se rend compte de cela petit à petit. C'est le plus percutant sur la question. Voyez les *Entretiens avec le professeur Y*... C'est un chef-d'œuvre, on est par terre de rire à chaque instant. Et c'est tout à fait dans le cœur du sujet. Morand, non, il s'en fout, il appartient à une histoire, à une certaine classe sociale en cours de liquidation, et d'ailleurs il finit dans une sorte de désespoir. Il s'en fout parce que son monde a disparu. Il pense

que la société civilisée européenne a disparu, ce qui n'est pas faux, mais ce qui n'est pas forcément apocalyptique. La question qu'il faut poser est plus essentielle. Il faudrait se dire que se lire soi-même peut suffire à ce que ça existe. A-t-on vraiment besoin d'être lu ?

C'est vers le lecteur inconnu de l'an 2000 que Morand se tourne à la fin...

Ce qui est à la fois très élégant et très pessimiste. À juste titre, d'ailleurs, si on croit à un destin collectif. Mais enfin, pourquoi ? Il n'y a peut-être pas de destin collectif. Bien sûr, on n'est pas sans péril ambassadeur, membre de l'Académie française, on ne se marie pas impunément, on ne vit pas impunément dans le respect de certains rites sociaux... Si ce monde-là disparaît, on risque d'être emporté avec lui... Mais, dans le cas de Morand, c'est beaucoup trop percutant et intelligent pour être passé par profits et pertes dans les poubelles d'une classe sociale disparue. C'est pour ça d'ailleurs que Saint-Simon revient. Saint-Simon aurait pu être lui aussi emporté dans le balayage de la monarchie. Mais non, il y a quelque chose qui transcende électriquement les siècles. Et que Morand, pour l'instant, soit plus ou moins à l'index, au fond importe peu... Vous savez, il y a des auteurs qui sont restés à l'index, longtemps... Sade est resté très longtemps à l'index. Je crois que ce n'est pas grave, ça. Le problème est de savoir si ça tient le coup formellement ou pas... Si ça tient le coup formellement, c'est là pour toujours. De ce point de vue, Morand est déjà absolument classique. Pas de problème. Il me conforte dans ce que je pense depuis longtemps, c'est que les modernes sont déjà des classiques. Il suffit d'avoir le temps de s'en apercevoir. Les faux modernes ne sont jamais classiques et les faux classiques ne rejoignent jamais le moderne. Les vrais classiques sont modernes et les vrais modernes sont classiques, déjà.

Tenez, j'ai oublié tout à l'heure de citer un livre magnifique, c'est le *Fouquet ou le Soleil offusqué*. C'est un chef-d'œuvre. On ne peut pas faire plus Vaux-le-Vicomte ! C'est très fort, très beau, très « autobiographique dissimulé ». J'y ai beaucoup pensé en écrivant sur Denon, sur Casanova ou sur Mozart. J'ai pensé souvent à ce petit livre qui est admirable.

Vous pensez beaucoup à Morand en écrivant ? Avez-vous l'impression qu'il vous a influencé ?

Non, je ne crois pas, mais enfin, j'ouvre un livre..., et hop ! On ne peut pas toucher à un art sans que tout le monde ne se mette à vous rendre visite. Les morts vous parlent, n'est-ce pas... Vous savez qui m'a influencé ? Tout le monde m'a influencé. La marquise de Sévigné m'a beaucoup influencé. La Fontaine, ô combien ! Chateaubriand, je ne vous en parle pas. Saint-Simon, tous les jours. Voltaire, à n'en plus finir... Je viens d'écrire sur Jean-Jacques Rousseau, c'est admirable, c'est comme si c'était moi qui avais écrit certains

passages... Il n'y a pas de raisons de s'arrêter. Baudelaire, vous ne pouvez pas savoir à quel point ça a pu m'influencer. Rimbaud, c'est toutes les nuits, vers trois heures du matin. Le français est quelque chose qui, en tant que langue, a eu une vie tellement mouvementée, tellement étrange, tellement superbe, qu'il n'y a que les Français qui ne sont pas au courant, qui ne sont plus au courant, qui ne l'ont peut-être jamais été d'ailleurs.

Et c'est ainsi qu'on amène par exemple Alexandre Dumas au Panthéon (c'est bizarre, cette façon de sortir des cercueils, de les remettre en circulation, ce trafic de cercueils...). Oh là là ! Dumas ! J'adore Dumas ! Eh bien, vous aviez des acteurs déguisés en mousquetaires et, derrière les chevaux, les types qui ramassaient le crottin étaient quand même noirs. Quand il n'y aura que des Noirs à cheval déguisés en mousquetaires et que, derrière les chevaux, on verra des Blancs ramasser le crottin, je dirai qu'enfin la République est arrivée! Enfin, on peut rire ainsi indéfiniment...

Philippe Sollers

Propos recueillis le 9 décembre 2002 par C. Douzou et F. Berquin

Discours Parfait, pp.383-404, Folio n°5344